

## Du sublime à l'humble: Le cycle de la littérature

William Marx, *L'adieu à la littérature. Histoire d'une dévalorisation XVIIIe-XXe siècle*, Paris, Minuit, 2005

Étienne Beaulieu

Number 10, Fall 2006

L'instant au fil des jours : l'oeuvre d'Yvon Rivard

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2416ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, É. (2006). Review of [Du sublime à l'humble: Le cycle de la littérature / William Marx, *L'adieu à la littérature. Histoire d'une dévalorisation XVIIIe-XXe siècle*, Paris, Minuit, 2005]. *Contre-jour*, (10), 253–255.

## Du sublime à l'humble : Le cycle de la littérature

William Marx, *L'adieu à la littérature. Histoire d'une dévalorisation XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Minuit, 2005.

La chose est entendue : la littérature est aujourd'hui dans une situation inédite de perte de pouvoir. Réduite à une peau de chagrin dans l'espace médiatique, de plus en plus reléguée à une mémoire gardée par l'université ou marginalisée dans un rôle de création thérapeutique, la littérature peine à se faire entendre à l'heure où le mutisme de l'image l'emporte : « On ne veut pas le savoir, on veut le voir », telle est la devise des arts dans un champ artistique dominé par la peinture ou le cinéma. Ce que laisse entendre d'entrée de jeu la dédicace : « À mes parents, qui préférèrent la peinture à la littérature », comme si, en s'engageant dans la voie littéraire, le fils avait fait fausse route ou s'était égaré dans un cul-de-sac et qu'il fallait rebrousser chemin ou repartir de plus haut, là où les chemins avaient fourché. Et c'est un peu l'exercice auquel se livre William Marx, dans une sorte de généalogie (encore une autre, qui ajoute au « comment en sommes-nous arrivés là », c'est-à-dire au présentisme de notre époque) ou encore une archéologie de la « dévalorisation » progressive de la littérature, depuis les sommets sublimes du Romantisme, qui ouvrent de façon grandiose l'époque de la littérature en mettant fin aux Belles-Lettres, jusqu'à l'esthétique du minimal, du moindre ou du presque rien dans laquelle s'amenuise toujours et encore la littérature contemporaine.

Dans le système des Belles-Lettres, le sublime était soigneusement disposé en parallèle à la chose littéraire et laissé à la prose religieuse. La fameuse traduction du pseudo-Longin par Boileau avait cependant entrouvert une écluse par laquelle le flux grandiloquent du Romantisme se déversera. Désormais, il n'y aura plus de séparation stricte entre l'éloquence de la chaire et la chose littéraire et c'est cette absence de clivage entre le profane et le religieux qu'il faut appeler « littérature ». Ce moment correspond à la phase que William Marx identifie comme celle de « l'expansion » de la littérature, qui s'accapare en naissant tous les domaines du savoir pour se les subordonner. Ce « sacre de l'écrivain », jadis décrit par Paul Bénichou, a pour conséquence historique directe un processus progressif « d'autonomisation », deuxième phase lors de laquelle la littérature, parvenue au sommet des savoirs, ambitionne de se faire pure forme en tentant de dépasser la musique sur son propre terrain. Ce qui mène la littérature à un « enfermement dans la forme » qui a pour résultat que la littérature, se comparant sur le strict plan formel à la musique vis-à-vis de laquelle elle est forcément perdante, entame déjà, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, sa troisième phase, celle, à proprement parler, de la « dévalorisation ». L'originalité de cette phase se manifeste par l'apparition étrange du littéraire qui fait œuvre sous la forme de l'adieu à la littérature : avec Rimbaud, qui « s'opère vivant de la poésie » (Mallarmé), Hofmannsthal, qui met en récit l'impossibilité d'écrire, ou Valéry, qui transforme sa poésie en critique de la poésie. Le XX<sup>e</sup> siècle sera pour William Marx un long renversement de cette poésie du désastre en désastre de la poésie, dans une littérature qui s'amenuise sans cesse jusqu'à valoriser une écriture du rien : « Aujourd'hui, Arthur Rimbaud, monsieur Teste et Lord Chandos ne diraient plus adieu à la littérature ; quoique déçus de ses aspirations illimitées, plutôt que de ne rien écrire, ils préféreraient écrire sur le rien. C'est déjà quelque chose ». Le silence, d'écueil éternel du langage, devient la planche de salut du littéraire.

Qu'advient-il cependant après ce récit de l'histoire de la littérature ? Si ce passage du sublime à l'humble est mis en récit d'une façon convaincante du point de vue de surplomb qui est celui de William Marx (on lui pardonne de ce fait la part très mince qu'il réserve au

roman du XX<sup>e</sup> siècle dans lequel une tout autre histoire se déroule, celle d'un triomphe, de Proust à Duras en passant par Camus), que dire de l'avenir qu'il esquisse : « De la même manière que le Petit Prince de Saint-Exupéry apprivoise le renard par une politique des petits pas, on ne restaurera confiance dans la littérature que de façon progressive, en montrant d'abord son efficacité dans les petites choses, puis en s'élevant peu à peu dans l'échelle des réalités. » Montrer patte blanche et faire démonstration de son inoffensivité, telle serait la voie à suivre. Dans cette fin toute de petitesse et de retenue, qui fait « retour à un point zéro, susceptible d'enclencher un nouveau cycle », difficile de déterminer ce que l'auteur entend par « efficacité » ou encore pourquoi la littérature aurait besoin d'une confiance, confiance de qui d'ailleurs, du lectorat ou des auteurs eux-mêmes ? C'est peut-être là où l'analyse de William Marx cède trop à un certain esprit du temps, psychologique en l'occurrence, car il semble que, si juste et documenté que soit le parcours tracé, l'histoire d'une « dévalorisation » ne puisse que reconduire le préjugé psychologiste aujourd'hui en vogue selon lequel le jugement qu'un être porte sur lui-même le détermine : se « dévalorisant » elle-même (notamment par rapport à la musique, aux arts ou à sa propre histoire), la littérature, dans un ricochet du psychologique sur le sociologique, aurait perdu sa fierté et de ce fait n'inspirerait plus « confiance ». Mais se pourrait-il justement que la littérature soit tout autre chose qu'un regard porté sur elle-même par l'écran interposé de son image sociale ?

Étienne Beaulieu